

5099

LA
CIVILISATION PRÉ-ARYENNE
DE LA VALLÉE DE L'INDUS

PAR

JEANNE J. LOCQUIN



T.P.O. 57



Extrait de la
GAZETTE DES BEAUX-ARTS
MCMXXXIII

Bibliothèque Maison de l'Orient



154212

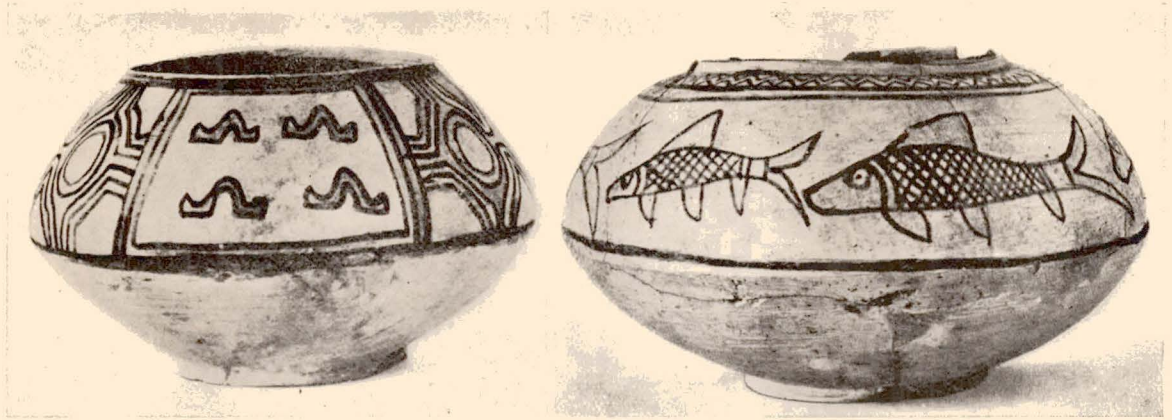


FIG. 1 ET 2. — CRATÈRES SANS ANSES, DE NAL, BELOUCHISTAN. Cliché *Archaeological Survey of India*.

LA CIVILISATION PRÉ-ARYENNE DE LA VALLÉE DE L'INDUS¹

JUSQU'À ces dernières années, l'Inde pouvait être considérée comme une des contrées les plus jeunes du monde : les plus anciens textes qu'elle nous ait laissés sur son histoire n'ont été rédigés qu'à une époque postérieure au règne d'Alexandre le Grand, et ses monuments les plus vénérables ne remontent pas au delà du III^e siècle avant notre ère.

La civilisation historique de l'Inde avait eu, croyait-on, pour principaux et presque seuls auteurs les Aryas, arrivés dans le Nord-Ouest de la péninsule vers la fin du II^e millénaire avant J.-C.²

Les textes védiques étaient les seuls à nous renseigner sur les populations repoussées ou absorbées par le flot des envahisseurs venus de l'Occident. Les hymnes du Rig-Veda décrivent ces indigènes comme des barbares d'un niveau de culture très inférieur à celui de leurs conquérants ; c'est dire qu'on leur accordait une très faible part dans l'élaboration de la civilisation indienne.

1. A propos du savant ouvrage récemment publié par Sir John Marshall, ancien directeur général du Service archéologique de l'Inde : *Mohenjo-Daro and the Indus Civilization, being an official account of Archaeological Excavations at Mohenjo-Daro carried out by the Government of India, between the years 1922 and 1927*. Londres, Arthur Probsch, 1931. 3 vol. in-fol.

2. Chronologie longue, entre 2000 et 1500 av. J.-C. ; Chronologie courte adoptée par M. Sylvain Lévi, peu après l'an mil.

Une exposition claire de la question de la migration aryenne a été faite par M. Gordon Childe, *The Aryans*, London, 1926, et par M. René Grousset, *Les migrations indo-européennes et les empires du XX^e au XII^e s. av. J.-C.* dans *Peuples et Civilisations* (Hist. Gén., publiée sous la direction de Louis Halphen et Philippe Sagnac), t. I, p. 123 et suiv., Paris, Alcan, 1926.





FIG. 3. — VUE GÉNÉRALE D'UNE DES PRINCIPALES VOIES DE MOHENJO-DARO.
Cliché de l'*Archaeological Survey of India*, d'après John Marshall, *Mohenjo-Daro*, Probsthain éditeur.

Les fouilles pratiquées de 1921 à 1927 dans la vallée de l'Indus, sous la haute direction de Sir John Marshall, permettent de reviser ce jugement et d'établir que, plusieurs millénaires avant l'invasion aryenne, le Penjab, le Sind, ainsi que d'autres parties de l'Inde, sans doute, jouissaient d'une culture brillante et originale très proche parente des civilisations contemporaines de la Mésopotamie, de l'Égypte et du monde égéen.

Deux sites principaux ont été explorés, l'un à Harappa, au Penjâb et l'autre à Mohenjo-Daro, dans le Sind¹. Ce dernier a fourni le plus grand nombre d'objets. Les Pré-aryens de la vallée de l'Indus se servaient d'ustensiles en pierre, à côté de ceux de cuivre et de bronze. Comme les peuples de l'Asie occidentale et du bassin oriental de la Méditerranée, ils appartenaient donc encore à l'âge chalcolithique. Ils vivaient en société solidement organisée, dans des villes étendues et bien fortifiées (fig. 3 et 4), partageant leur activité entre le commerce et l'agriculture.

1. Sir John Marshall date les trois villes superposées de Mohenjo-Daro de 3300, 3000 et 2700 av. J.-C. Les trouvailles présentent à tous les niveaux le même caractère et attestent que la civilisation de la vallée de l'Indus était alors à son apogée, ce qui suppose une longue évolution antérieure.



FIG. 4. — UNE DES RUES SECONDAIRES DE MOHENJO-DARO.

Cliché de l'*Archaeological Survey of India*, d'après Marshall, *Mohenjo-Daro*, Probsthain éditeur.

Pour leurs besoins domestiques, ils employaient des poteries faites au tour, incisées ou peintes ; artisans habiles du métal, ils nous ont laissé des armes¹ et des bijoux de cuivre, de bronze et d'argent. Les nombreux fuseaux, les miroirs et les pots à fard, exhumés des maisons de Mohenjo-Daro, évoquent les occupations de leurs femmes aussi soucieuses de leur toilette que des soins du ménage. Ils se vêtaient d'étoffes tissées, surtout de coton dont l'Inde seule, à cette époque, connaissait l'usage. Ils se servaient de chars à roues traînés par des bœufs : un jouet d'enfant en terre cuite nous a conservé le modèle d'un de ces véhicules qui ressemblaient étonnamment aux charrettes employées de nos jours par les paysans du Sind. Les Pré-aryens avaient domestiqué le zébu ou taureau à bosse, le buffle, l'éléphant, le chameau, dont les vivantes silhouettes se détachent sur une série d'admirables sceaux.

Dès l'année 1875, Cunningham avait eu entre les mains, et décrit dans une

1. Les armes de guerre sont l'arc et la flèche, la lance, la hache, le poignard et la masse ; l'épée et les armures sont inconnues.

page de l'*Archaeological Survey*¹, un de ces sceaux provenant de Harappa, petit village du Penjab, et sur lequel étaient gravés l'effigie d'un taureau et six caractères pictographiques.

Le taureau n'ayant pas la bosse caractéristique de la race indienne et cette écriture étant inconnue du savant indien, ce dernier en conclut que le sceau en question devait être étranger à l'Inde².

Le British Museum s'étant enrichi, au cours des années suivantes, de deux autres sceaux du même genre, J. F. Fleet en fit une nouvelle étude dans le *Journal of the Royal Asiatic Society* de 1912, sans arriver à percer davantage leur mystère.

Sur les instances de Sir John Marshall, les fouilles de Harappa furent reprises en 1921 par Rai Bahadur Daya Ram Sahni : les vestiges qu'on exhuma démontrèrent que le site appartenait à l'âge chalcolithique.

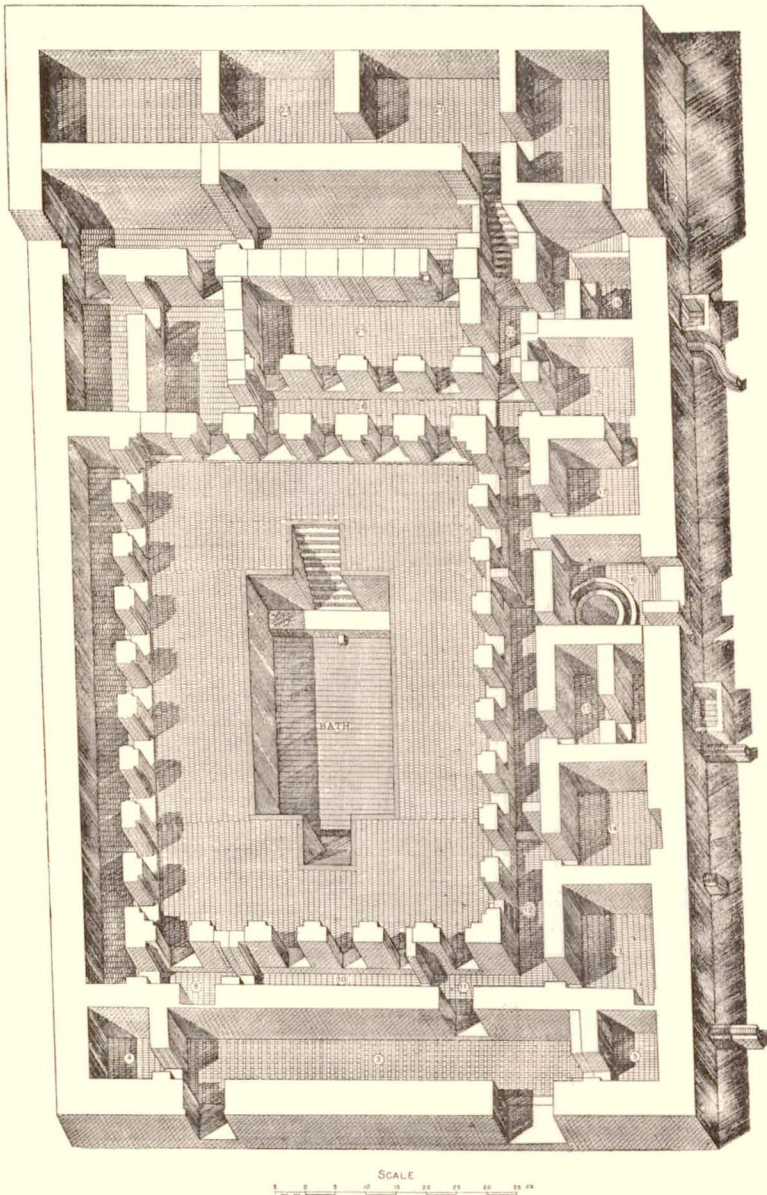
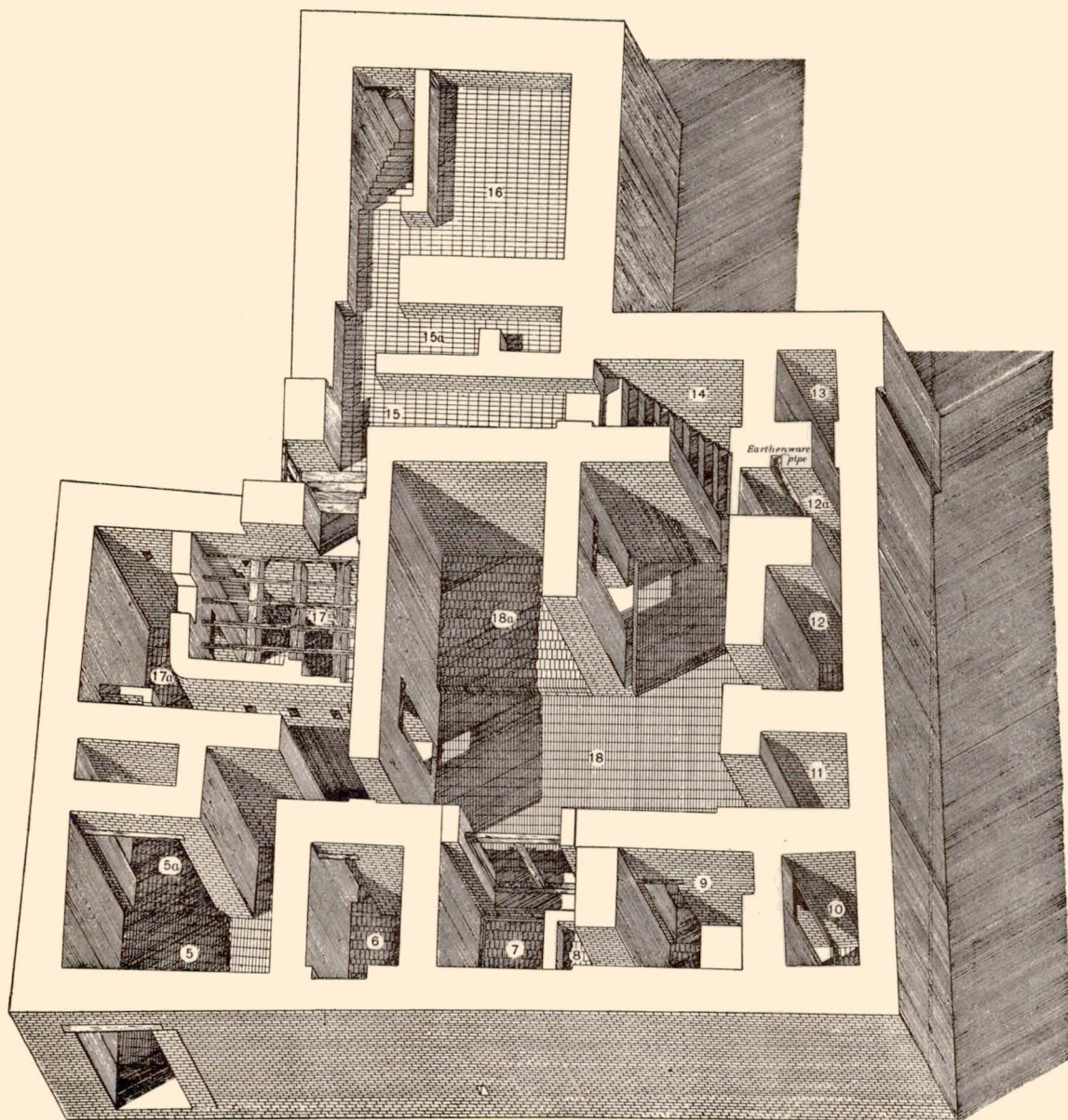


FIG. 5. — PLAN DES THERMES DE MOHENJO DARO.

Cliché *Archaeological Survey of India*, d'après Marshall, *Mohenjo-Daro*, Probsthain éditeur.

2. « Above the bull is an inscription in six characters which are unknown to me. They are certainly not Indian letters, and as the bull which accompanies them is without a hump, I conclude that the seal is foreign to India. » Cunningham cependant avait été le premier à penser que la Brâhmi primitive dérivait d'une écriture pictographique.

1. *A. S. I.*, 1875 (vol. V), p. 105, pl. XXXIII, fig. 1. Le même sceau est reproduit dans *The Indian Antiquary*, 1886 (vol. XV), p. 1, fig. 1.



H. R. Area. A Section. Oblique Projection of House VIII



FIG. 6. — PLAN DE LA MAISON VIII.

Cliché *Archaeological Survey of India*, d'après Marshall, *Mohenjo-Daro*, Probsthain éditeur.

Presque au même moment, R. D. Barneji entreprenait de dégager les restes d'un stûpa et d'un monastère bouddhiques, qui s'élevaient dans l'angle nord-ouest



FIG. 7. — IDOLE FÉMININE.
Cliché *Archaeological Survey of India*,
d'après Marshall,
Mohenjo-Daro, Probsthain éditeur.

du site de Mohenjo-Daro. Or, en procédant à ce travail, des sceaux gravés identiques à ceux de Harappa furent mis au jour, et toutes les trouvailles qui les accompagnaient ne permirent plus de douter que Mohenjo-Daro, comme Harappa, gardât le secret d'une civilisation inconnue.

Ainsi, grâce à Sir John Marshall et à son dévoué état-major du service archéologique, s'ouvre, comme jadis avec les fouilles de Suse de la mission Morgan, un nouveau chapitre de l'histoire de l'Asie¹. Les trouvailles récentes du Penjab et du Sind jettent une clarté inattendue

sur les origines de l'Inde historique, qui rejoint dans le passé les antiques civilisations de l'Elam, de l'Égypte pré-dynastique et du monde pré-hellénique.

Les peuples de l'Indus, si méprisés des Aryas, tandis que ces derniers n'habitaient encore que de modestes villages, avaient construit de grandes cités. La vue générale publiée ci-contre donne un aperçu de l'étendue de Mohenjo-Daro². De larges avenues et de nombreuses voies secondaires sillonnaient la ville, dont le plan révèle déjà un curieux souci d'urbanisme.

Deux sortes d'édifices ont été jusqu'ici exhumés du site : d'une part, des monuments publics, comme les thermes, ou ce vaste hall à piliers, dont la destination n'a pu encore être fixée ; d'autre part, des constructions privées, demeures des habitants, les unes modestes quoique confortables, les autres vastes comme des palais.



FIG. 9. — TAUREAU TERRE CUITE. MOHENJO DARO.
Cliché *Archaeological Survey of India*,
d'après Marshall, *Mohenjo-Daro*, Probsthain éditeur.

Les thermes déblayés en 1925-1926, dans l'aire du stûpa

1. Le compte rendu de chaque campagne de fouilles a été publié dans les *A. S. I. Annual Reports* de 1923-1924, 1924-1925 et 1925-1926.

2. La ville de Mohenjo-Daro était autrefois beaucoup plus étendue que n'est le site actuel, réduit par le travail d'érosion du vent et de l'eau.



FIG. 8. — STATUETTE EN STÉATITE.
Cliché *Archaeological Survey of India*,
d'après Marshall,
Mohenjo-Daro, Probsthain éditeur.



FIG. 10. — SINGE.
STATUETTE DE TERRE
CUITE DE HARAPPA.
Cliché *Archaeologica.
Survey of India*, d'après
Marshall, *Mohenjo-
Daro*, Probsthain éd.

bouddhique, sont de dimensions importantes ; les murs faits de briques cuites amalgamées dans un ciment composé de boue et de gypse, mesurent trois mètres d'épaisseur à la base, et annoncent par le soin du travail, par la technique déjà savante, les monuments indiens postérieurs. Le plan de ces bains publics est très simple : une cour intérieure dont le centre est occupé par une grande piscine (fig. 5). Tout autour, une galerie, sur trois côtés de laquelle s'ouvrent les cabines. Des puits fournissaient l'eau, qu'un large conduit d'écoulement permettait d'évacuer après usage. Ces thermes imposants constituent, au point de vue architectural, le monument le plus original de Mohenjo-Daro. On n'en connaît pas d'autres spécimens aux temps préhistoriques, et il faudra arriver à l'époque romaine pour en trouver l'équivalent chez un autre peuple¹.

Les fouilles ne nous ont encore rien révélé sur la forme des édifices sacrés de Mohenjo-Daro. Comme les Minoens, il est possible que les peuples de l'Indus n'aient pas eu de sanctuaires publics.

Dans l'aire nord-ouest du site se rencontrent les substructions d'un certain nombre de bâtiments plus importants que les maisons privées, entre autres celles de la grande salle hypostyle dont les vingt piliers massifs — les bases sont encore en place — soutenaient sans doute un toit. Ces résidences étaient-elles des palais ou des temples ? Ce hall, un lieu de réunion pour le culte ? Il est impossible, dans l'état actuel des fouilles, d'en décider.

A l'encontre de ce que l'on a trouvé à Sumer, où les habitations du peuple n'étaient qu'en pisé et où seuls les palais et les sanctuaires étaient magnifiquement bâtis, les maisons des citoyens de Mohenjo-Daro sont en général spacieuses et bien construites. On peut prendre pour type la maison VIII, dont le plan si clair a permis à Sir John Marshall d'en faire une reconstitution en perspective, que nous reproduisons (fig. 6).

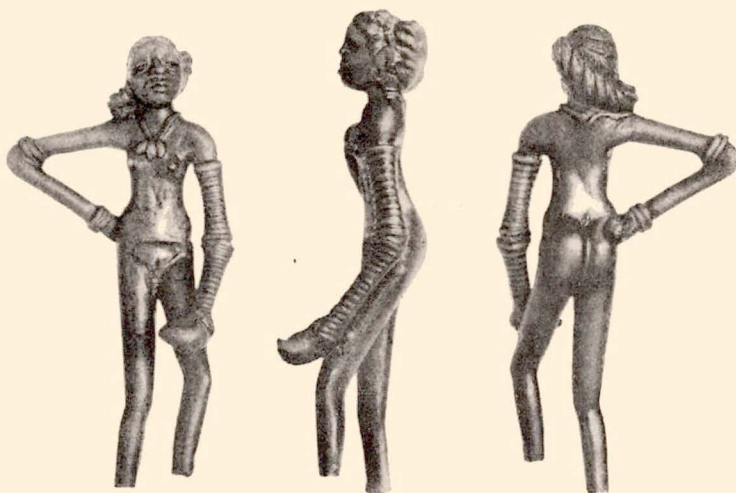


FIG. II.

LA DANSEUSE, STATUETTE DE BRONZE. Cliché *Archaeological Survey of India*, d'après Marshall, *Mohenjo-Daro*, Probsthain éditeur.

1. Les thermes faisaient partie d'un vaste établissement hydrothérapique. Sir John Marshall croit avoir découvert aussi dans leur voisinage un hamman. En tous cas les peuples de l'Indus connaissaient le chauffage par la vapeur.

Cette demeure, assez luxueuse, se compose d'un vestibule d'entrée, dans un angle duquel se trouve la loge du portier, disposée de façon à permettre une surveillance facile. Le vestibule conduisait à la cour centrale à ciel ouvert, qui distribuait la lumière et l'air aux pièces groupées autour d'elle au rez-de-chaussée comme au premier étage¹ ; elle était pavée de briques, munie d'un conduit d'écoulement pour les eaux, et donnait accès à la chambre abritant le puits, à la salle de bains, ainsi qu'à l'escalier conduisant à l'étage supérieur. Ce deuxième étage comportait presque toujours une salle assez vaste, élevée sur un soubassement très solide, qui constituait un lieu de refuge pour toute la famille dans les cas très fréquents d'inondations.

Ces bâtiments ne semblent pas avoir reçu de décoration sculpturale². Quant aux œuvres en ronde bosse, les fouilles de Mohenjo-Daro en ont livré peu d'exemplaires. La plupart sont des figurines de terre cuite, idoles, amulettes ou jouets d'enfants. Un des spécimens qui se rencontrent le plus fréquemment est celui d'une divinité féminine, représentée debout, presque nue, portant une sorte de pagne autour des reins ; sa coiffure est compliquée et de longs colliers lui couvrent la poitrine (fig. 7). Ces statuettes offrent surtout un intérêt documentaire. Nous donnerons sur ce point des précisions lorsque nous essayerons de définir les croyances religieuses des peuples de l'Indus.

Les représentations d'animaux sont dans l'ensemble d'une facture très supérieure, tel ce taureau si vigoureusement modelé qui annonce déjà les statues médiévales de Nandi, le taureau sacré associé à Çiva (fig. 9) ; ou ce singe, les sourcils proéminents, les yeux profondément enfoncés dans l'orbite, accroupi dans une pose familière, d'un si sincère réalisme (fig. 10). Nous retrouvons plus tard ce singe dans l'illustration des légendes bouddhiques et à l'époque hindouiste, entre autres dans le groupe pittoresque et charmant de Mavalipuram.

Les statues de pierre sont rares ou nous sont parvenues très mutilées. La mieux conservée — encore n'en reste-t-il que la tête et une partie du buste — est celle d'un personnage dans la pose d'un yogi ou ascète³ : paupières mi-closes, le regard dirigé vers l'extrémité du nez, il est drapé dans un châle aux dessins trifoliés, rejeté par-dessus l'épaule gauche. Les lèvres épaisses, le nez large, le front bas et le col court ne constitueraient pas, selon sir John Marshall, un type

1. Le principe de la cour à ciel ouvert, entourée de chambres a prévalu dans l'architecture de toute l'Asie occidentale et jusqu'en Crète. C'est ce même plan, conçu par les peuples de l'âge chalcolithique qui a été adopté à l'époque historique dans tout l'Orient et dans l'Europe méridionale ; il subsiste encore dans le cloître entouré de cellules de l'architecture monastique.

2. Sir John Marshall insiste sur l'absence totale de décoration des édifices, qui contraste si vivement avec l'exubérance de la sculpture décorative de la période historique, surtout dans l'art médiéval. Peut-être les monuments avaient-ils reçu une ornementation en bois sculpté qui a disparu.

3. Buste en stéatite ; les yeux étaient incrustés de nacre ; la barbe et les cheveux sont indiqués par des traits incisés. Le dessin trifolié du châle est en relief et rempli de pâte colorée de rouge. Ce dessin se retrouve à Sumer sur les figurines de taureau en pierre et, d'après M. Gadd, symboliseraient des étoiles.

ethnique, mais la représentation d'une figure conventionnelle de divinité ou de personnage sacré ¹ (fig. 8).

La statuette féminine en bronze est d'un métier encore assez sommaire, mais cependant de qualité supérieure. Malgré la disproportion des bras chargés de bracelets et des jambes trop longues, elle évoque très vivement la silhouette de la danseuse indienne : le modelé du torse, à la fois robuste et souple, la main posée sur la hanche dans une attitude provocante, le mouvement si juste du pied prêt à frapper le sol, sont autant de traits pris sur le vif et qui attestent un sens aigu de l'observation (fig. 11).

A ces œuvres trop rares exhumées à Mohenjo-Daro et représentant la figure humaine, il faut, pour compléter ce que nous entrevoyons de la sculpture en ronde bosse de la vallée de l'Indus, ajouter deux autres statuettes trouvées à Harappa, dans les couches de l'âge chalcolithique. Elles sont d'une beauté si exceptionnelle que sir John Marshall, au premier abord, hésitait à les dater d'une époque aussi haute ². La première, un torse masculin, est en très belle pierre rouge (fig. 12) ; la seconde est en schiste gris foncé et représente un corps de femme, vivant et souple, dans l'attitude de la danse (fig. 13). La vérité anatomique de ces deux morceaux, la largeur du modelé, sont dignes de la statuaire grecque, et rien dans l'art d'une autre civilisation pré-historique ne peut leur être comparé.

Mais c'est plus encore dans la glyptique que dans les imposants vestiges de l'architecture ou dans les surprenantes statuettes de Harappa qu'a survécu l'art des Pré-aryens. De très nombreux sceaux gravés ³ ont été découverts dans les différentes couches de Mohenjo-Daro. Ils sont en pierre, en ivoire, en stéatite, en faïence, de forme carrée, rectangulaire, ronde, cylindrique, et portent avec une légende, en caractères pictographiques, d'une écriture jusqu'ici non déchiffrée ⁴,

1. M. Mackay y voit au contraire un portrait. Mr. Ramaprasad Chanda, dans un mémoire de l'*Archaeological Survey* (n° 41), a publié une étude sur les « Survivances de la civilisation préhistorique de la vallée de l'Indus », d'où j'extrais ce passage : « Le yoga, comme système d'exercice pour gagner les pouvoirs magiques, avait son origine parmi les populations non brahmaniques et préaryennes du nord ou plutôt du nord-ouest de l'Inde », et il propose de voir dans la statuette de Mohenjo-Daro une image de ces yatis ou ascètes, dont parle le Rig-Veda. Leurs images étaient adorées ou vénérées ou servaient d'ex-votos — ce qui explique leur conventionalisme — ce sont des statuettes faites en série et il est difficile de les considérer comme le voudrait Mr. Mackay « as the finest piece of statuary that has been found at Mohenjo-Daro ». Il y voit aussi un portrait, un essai de portrait réaliste. Nous nous rallions plutôt au jugement de Sir John Marshall.

2. Les statuettes ont été trouvées dans des parties différentes du site et toutes deux avec des vestiges de l'âge chalcolithique. Les bras et la tête ont été sculptés en pièces séparées et fixés avec du ciment sur le corps de la statuette, technique inconnue à l'époque historique de l'école indo-grecque ou de toute autre école indienne. Enfin les deux sortes de pierre employées ne se trouvent ni à Harappa ni dans le pays environnant ; elles ont donc été importées et seulement à l'époque préhistorique car aucun des nombreux bas-reliefs ou statues de l'école gréco-bouddhique n'est sculpté dans des pierres semblables.

3. 558 sceaux ont été exhumés et photographiés. Les cylindres sont très rares à Mohenjo-Daro (cinq spécimens).

4. Le professeur Langdon pense que les inscriptions des sceaux sont des noms d'individus ou de

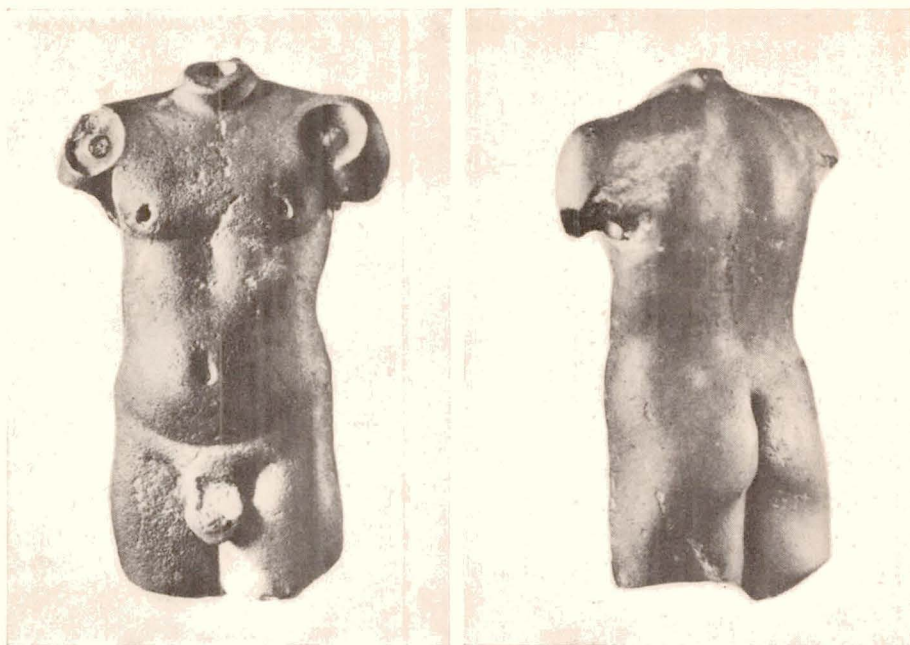


FIG. 12. — TORSE VIRIL TROUVÉ A HARAPPA, PIERRE ROUGE.
Cliché *Archaeological Survey of India*, d'après Marshall, *Mohenjo-Daro*, Probsthain éditeur.

la représentation d'un animal. Celui qui y figure le plus fréquemment est la bête fabuleuse à une corne ¹ tenant du bœuf et de l'antilope, mais différente de la licorne héraldique de l'art occidental ² (fig. 16). On y trouve aussi le bison dans

profession et qu'elles sont insuffisantes pour arriver au déchiffrement de l'écriture. Cependant un premier examen lui a permis d'établir : 1^o que les signes pictographiques de la vallée de l'Indus sont différents des signes photo-élamites et sumériens ; qu'ils se rapprochent beaucoup plus de l'écriture hiéroglyphique égyptienne que du système sumérien linéaire et cunéiforme ; 2^o que la présence d'accents détachés dans l'écriture de l'Indus est un trait qui la distingue de tous ces autres systèmes ; 3^o que la Brâhmi primitive dériverait de l'écriture pictographique proto-indienne.

M. de Hevezy, dans une lettre adressée à M. Paul Pelliot, membre de l'Institut, note de grandes similitudes entre l'écriture de l'Indus et celle inscrite sur des tablettes en bois de l'île de Pâques (Pacifique oriental). L'écriture pictographique de l'Indus malgré son âge minimum de 4800 ans représenterait cependant le stade le plus jeune.

Cette très intéressante communication a été lue à la séance du 16 septembre 1932 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

1. ...au sujet de ces prétendus « unicornes » rappelons la règle d'interprétation posée par M. Heuzey dans ses *Origines orientales*, p. 339 : « Pour représenter de profil deux objets appariés comme les cornes d'un taureau par exemple, les artistes chaldéens suivent à volonté deux méthodes tout à fait contradictoires : l'une inconséquente et enfantine, voulant montrer la double silhouette, la présente de face ou presque de face et triche avec les lois de la perspective ; l'autre mathématique et rigoureuse à l'excès place les deux objets l'un derrière l'autre au point qu'ils se recouvrent et se confondent en un seul et même contour », cité par M. Thureau-Dangin, *Rev. d'Ass.*, t. XXV, p. 100, note 1. Sceaux de Tello et Sceaux de Harappa.

2. Au revers de la médaille de Cécile de Gonzague par Pisanello la licorne a le corps d'un bouc. Dans la fresque de la Galerie Farnèse par Domenichino, représentant la *Jeune Fille et la Licorne*, la

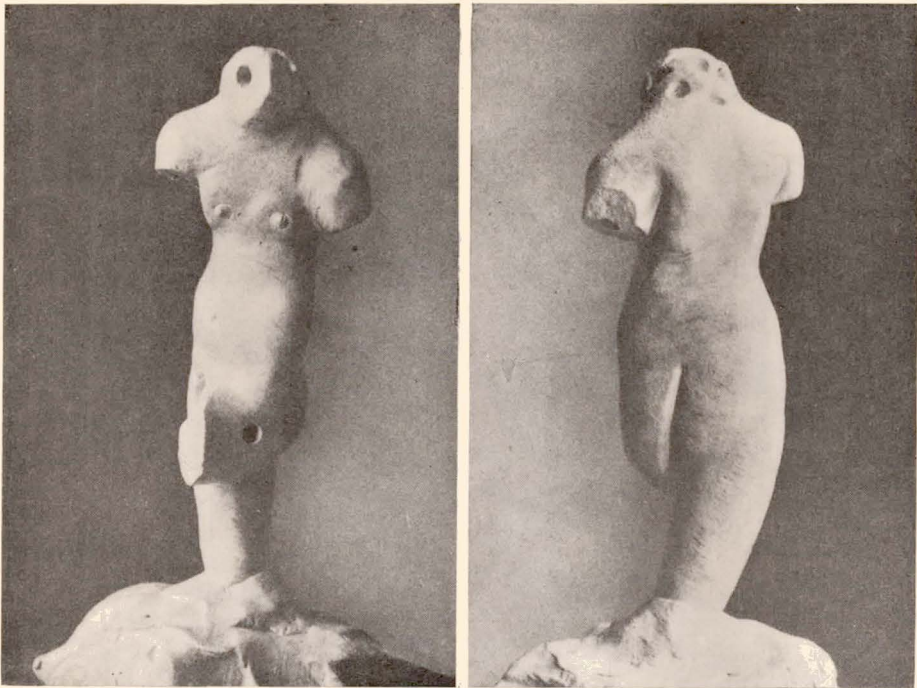


FIG. 13. — STATUETTE DE DANSEUSE EN SCHISTE GRIS FONCÉ TROUVÉE A HARAPPA.
Cliché *Archaeological Survey of India*, d'après Marshall, *Mohenjo-Daro*, Probsthain éditeur.

l'attitude de la charge, la tête baissée, les puissantes épaules arquées pour fonder sur l'obstacle (fig. 14)¹ ; le buffle mugissant la pesante silhouette de l'éléphant dont l'art indien, au temple du Kailâsa à Ellora, tirera dans une frise magistrale un si puissant effet (fig. 17), le rhinocéros à la peau lourdement plissée (fig. 19), le crocodile, familier des eaux de l'Indus, le tigre, fauve de la jungle humide (fig. 18). Toutefois, le chef-d'œuvre de cette glyptique est le zébu, le taureau à bosse, admirable de gravité et de majesté ; dans cette figure, d'un réalisme si mesuré, d'un sentiment si juste, l'artiste a exalté la beauté et la grandeur de l'animal, comme ne le feront jamais ni l'art grec, ni l'art gothique (fig. 20).

La céramique de la vallée de l'Indus est de qualité inférieure, non qu'elle soit primitive, car sa technique témoigne de l'expérience du potier qui a derrière lui une tradition plusieurs fois millénaire, mais elle possède une valeur artistique assez médiocre. Les formes très variées sont communes² ; elles ne comportent

bête fabuleuse a le corps d'un cheval. Cf. aussi au Musée de Cluny la tapisserie de la fin du xv^e siècle représentant l'histoire de la Dame à la licorne.

M. E. Mackay indique que l'on croyait d'après la tradition que la licorne avait son origine dans l'Inde. Ctesias et Aristote les premiers l'auraient mentionnée en lui donnant le nom « d'âne indien ».

1. Le bison indien (*bos gaurus*) serait le même animal que le taureau à courtes cornes. Cf. *Mohenjo-Daro*, II, p. 385, note 1.

2. Mais elles ont au moins le mérite d'être très logiquement adaptées à leur usage.

ni bec, ni anses ¹ et la décoration est toute conventionnelle. Cette céramique a été fabriquée au tour, probablement au tour à pied ², d'une argile mêlée de sable et de chaux ³.

On peut la diviser en trois groupes : la poterie sans décor, la poterie incisée et la poterie peinte.

Les spécimens les plus nombreux appartiennent au premier groupe, dans lequel se classent la presque totalité des ustensiles domestiques ; la surface des récipients est entièrement ou partiellement recouverte d'un enduit qui dissimule les imperfections de l'argile brute. Cet enduit ou engobe est de couleur crème ou rouge. Pour lui donner plus d'éclat, le potier le polissait.

Les pièces de céramique incisées sont beaucoup plus rares ; ce sont toujours d'humbles marmites réservées à la cuisson des aliments.

Quant à la céramique peinte, il en reste très peu de pièces intactes, mais on a recueilli un grand nombre de tessons ; ils sont épais et leur courbure prouve qu'ils appartenaient à des jarres de grandes dimensions. Cette poterie ne peut être comparée à la céramique si mince exhumée des couches les plus anciennes de Suse, de Nal, dans le Belouchistan, ou des sites du Seistan. Elle se classe elle-même en deux séries : la première comprend des pièces décorées de lignes ou de bandes peintes sur l'argile nue ou sur un enduit. La deuxième offre une ornementation plus compliquée, peinte sur engobe, et formée de dessins géométriques rectilignes ou curvilignes et de représentations de plantes et d'animaux.

L'engobe employé était de quatre couleurs différentes : chamois, crème, rose, rouge foncé ou clair, sur lesquelles les compositions se détachaient en un noir profond, tiré d'une hématite manganifère.

Le décor est généralement monochrome ⁴ et le rouge est réservé à l'engobe. Les dessins sont presque toujours disposés sur la partie supérieure du vase en registres horizontaux ⁵. A l'inverse du décor protoélamite si aéré, celui des vases de l'Indus occupe toutes les surfaces sans laisser aucun vide ⁶.

Les motifs empruntés à la faune sont rares et les animaux choisis ne sont pas

1. Comme dans la céramique de Suse et du Bélouchistan.

2. La surface très lisse des vases et la régularité des stries indique plutôt qu'on se servait du tour à pied. M. E. Mackay fait, de plus, remarquer qu'aujourd'hui c'est encore de ce genre de tour qu'on se sert dans le Sind, le Penjab et le Bélouchistan tandis que dans d'autres parties de l'Inde on emploie le tour à main.

3. Qui agissent comme dégraissants.

4. On a cependant trouvé à Mohenjo-Daro deux vases polychromes. L'un d'eux est décoré d'un dessin floral très stylisé, les pétales sont cernés de noir sur le fond crème qui a été réservé et l'espace entre les fleurs est rempli de couleur rouge. Il est reproduit à la planche LXXXVII, fig. 2, de l'ouvrage de Sir John Marshall et ici même fig. 21.

5. En Elam et en Mésopotamie cette disposition des motifs est dans le sens vertical.

6. Le peintre de vases en Grèce aura la même « horreur du vide ». « C'est une loi pour le potier attique ou corinthien entre le IX^e et le VI^e siècle de couvrir la panse du vase d'une sorte de réseau serré de motifs... » Ed. Pottier, *Mém. Dél. en Perse*, t. XIII, p. 36.

Les figures 14, 16, 17, 18, 19, 20.



FIG. 14.



FIG. 15.

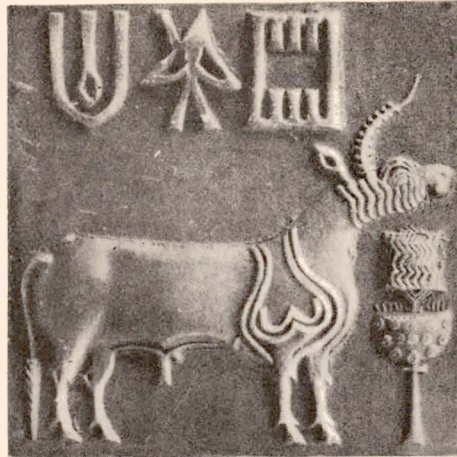


FIG. 16.

SCEAUX DE MOHENJO-DARO.



FIG. 17.



FIG. 18.

14. GAUR. — 15. ARBRE PIPAL. — 16. « UNICORNE ». — 17. ÉLÉPHANT. — 18. TIGRE. — 19. RHINOCÉROS. — 20. ZÉBU.
Clichés *Archaeological Survey of India*, d'après Marshall, *Mohenjo-Daro*, Probsthain éditeur.

ceux qui apparaissent sur les sceaux. On y voit le bouquetin absolument semblable à celui des vases de Suse (fig. 24), l'antilope, le serpent, thème favori de toute la céramique préhistorique, le lézard, le daim ; les oiseaux disposés en files. Au lieu de rendre le corps des animaux par une tache noire, le potier, sans doute pour alléger la composition, remplissait son dessin de hachures, procédé qui se retrouve dans les vases de Suse II, de Moussian et de Jemdet Nasr.

Les motifs tirés de la flore sont plus nombreux ; ils sont tantôt traités de manière libre, tantôt réduits à de véritables dessins géométriques par une excessive stylisation qui n'a rien toutefois de l'élégance et de la précision du décor susien. Les motifs géométriques les plus employés sont les triangles, très répandus dans le décor céramique des âges anciens, les triangles affrontés par les pointes, le damier, les chevrons, les redents, le peigne si caractéristique du décor de Suse I¹, le motif en V, forme dégénérée de l'oiseau, la représentation de poteries, les zigzags, les losanges (fig. 26).

Parmi les très rares pièces intactes de la céramique de l'Indus, se rencontrent



FIG. 19.



FIG. 20.

1. Ce motif « du peigne » si caractéristique de Suse I n'apparaît plus dans les vases de Suse II dont se rapproche cependant beaucoup plus la céramique de la vallée de l'Indus.

Clichés *Archaeological Survey of India*, d'après Marshall, *Mohenjo-Daro*, Probsthain éditeur.

deux vases dont la forme rappelle celle du cratère sans anse de la deuxième période de Suse¹. Le premier est décoré, dans la partie supérieure de sa panse, de trois rangées de triangles superposés remplis de hachures qui se détachent en noir sur un fond rose (fig. 22). Le deuxième est un vase funéraire provenant d'une sépulture tardive ; la panse se rattache par un angle aigu à la base. Il est orné de la figure d'un daim debout sous un arbre ; la composition s'enlève en noir sur un enduit rose assez épais (fig. 25).

Des vases de forme semblable, selon M. Mackay, ont été trouvés à Jemdet Nasr et dans les sites proto-élamites. M. Hargreaves a découvert à Nal², dans le Bélouchistan — contrée située entre les bassins des deux grands fleuves, l'Indus et l'Euphrate et où l'on pouvait s'attendre à trouver des chaînons intermédiaires reliant les deux grandes civilisations chalcolithiques — une céramique peinte très proche de celle de Suse I dans son décor géométrique³.

Un vase exhumé du site de Nal présente dans sa partie supérieure une suite de compartiments de forme trapézoïdale avec un motif alterné de l'oméga⁴, et d'une combinaison de cercles concentriques encadrés de lignes brisées (fig. 1).

Quelquefois le thème est emprunté à la faune, par exemple dans ce cratère sans anse où apparaissent des poissons assez réalistes disposés à la suite les uns des autres (fig. 2). L'apparition des poissons dans le décor animal, le développement de la forme du cratère, la disposition des ornements en panneaux, apparentent ces deux vases de Nal à ceux de Suse II.

Entre la céramique du Bélouchistan et celle de la vallée de l'Indus — à part le répertoire décoratif de provenance proto-élamite, qui leur est commun — les similitudes sont peu nombreuses. Le seul motif vraiment caractéristique qu'on retrouve à Nal et à Mohenjo-Daro est une rosace formée de cercles entrelacés⁵ (fig. 23). La céramique du Bélouchistan tend déjà au conventionalisme, celle de la vallée de l'Indus trahit même une véritable décadence qui forme un singulier contraste avec les autres productions artistiques d'une civilisation alors à son apogée⁶.

1. «... sorte de jarre pansue..., l'épaule un peu aplatie et séparée de la panse par une arête saillante. C'est en somme l'ancien petit cratère (de Suse I) qui a grandi... » Ed. Pottier, *Del. en Perse*, t. XIII.

2. Cf. *A. S. I.*, *Memoir n° 35*, 1925, *Excavations in Balouchistan*.

3. Cf. Mohenjo-Daro, vol. III, pl. XCIII, le vase de Nâl (fig. 5), comparé au vase de Suse (fig. 6). Le vase (fig. 18) de Suse comparé aux vases de Nâl (fig. 19 et 20). Mais les formes sont différentes, beaucoup moins élégantes que celles du haut gobelet ou de la coupe protoélamites. Notons que la céramique du Bélouchistan semble appartenir au style intermédiaire entre celui de Suse I et celui de Suse II et que M. Pottier classe sous la rubrique de « Suse I bis ».

4. Ce motif particulier au Bélouchistan ne se rencontre ni à Suse, ni à Mohenjo-Daro.

5. Cf. Mohenjo-Daro, vol. III, pl. 87, vase de la fig. 4 ; pl. 88, fig. 9 (fragment de vase), pl. 89, fig. 3 (fragment de vase) et pl. 93, fig. 27 (vase de Nâl).

6. Un phénomène analogue a été signalé par M. Ed. Pottier à propos de la céramique proto-élamite du 2^e style (cf. *Mémoires de la Dél. en Perse*, t. XIII, et *Revue Arch.*, janv. 1926 : *Une théorie nouvelle sur les vases de Suse*), une céramique décadente par le négligé de l'exécution et le manque

Les nombreuses statuettes de terre cuite représentant l'idole que nous avons décrite plus haut, exhumées des sites de la vallée de l'Indus, se retrouvent avec quelques variantes en Elam, en Mésopotamie, en Égypte et en Crète. Elles personnifient la Grande Déesse-Mère, souveraine du monde souterrain, symbole des forces productrices de la nature, dont le culte, croit-on, est né en Phrygie et s'est répandu, dès l'âge néolithique, dans toute l'Asie antérieure et sur les rives de la Méditerranée. Elle est aussi la divinité fondamentale de la religion pré-aryenne. Il semble que chaque demeure possédait une de ces idoles, sans qu'on ait pu déterminer encore si, pour leur culte public, les peuples de l'Indus avaient élevé des temples.

Les historiens ne sont pas d'accord sur l'importance de l'apport pré-aryen dans les religions postérieures de l'Inde, ni sur les survivances, à l'époque historique, des croyances de l'âge chalcolithique. Il nous faut donc interroger les vestiges eux-mêmes.

Un des nombreux sceaux gravés de Mohenjo-Daro représente une divinité à trois visages, assise sur un trône bas, à l'indienne, les jambes repliées dans la typique posture de l'ascète (fig. 28). Ses bras sont couverts de bracelets, ses mains reposent sur ses genoux, un pectoral triangulaire ou une série de colliers et de torques couvrent sa poitrine. Deux cornes couronnent sa tête et se rejoignent dans sa haute coiffure. Quatre animaux, un éléphant, un tigre, un rhinocéros et un buffle l'entourent. Au-dessous du trône on voit deux daims. Cette curieuse figure serait, selon Sir John Marshall, le prototype du dieu le plus grand de l'Hindouisme, de Çiva, prince des ascètes, le Mahâyogi, le Mahâdeva, Çiva « paçupati », seigneur des animaux. Les cornes, dans l'iconographie sumérienne et babylonienne, sont les emblèmes du pouvoir divin ; celles qui se recourbent sur la tête du Çiva préhistorique seraient l'origine du triçûla, symbole essentiel de la religion à l'époque bouddhique ¹, et qui devient aussi, à l'époque hindouiste, un des attributs de Çiva.

Près du trône du Bouddha enseignant comme auprès de celui du Mahâdeva se trouvent des gazelles ; c'est donc encore ici, comme pour le triçûla, un motif antérieur au bouddhisme et emprunté par lui aux croyances populaires de sources non aryennes.

Aux deux grandes divinités de la Déesse Mère et de Çiva s'ajoutent des cultes secondaires, comme le culte de l'Arbre. Un sceau représente deux monstres cornus, jaillissant d'entre les branches de l'arbre pipal (fig. 15) ; ils symbolisent, peut-être, l'esprit de l'arbre. Ce culte subsistera également dans le bouddhisme ; c'est assis sous le figuier sacré que le Bienheureux recevra l'Illumination.

d'inspiration personnelle de l'artiste, mais qui participe cependant à un courant d'art supérieur et reflète les tendances d'une esthétique nouvelle.

1. Le triçûla qui symbolise dans l'art bouddhique les Trois Joyaux : le Bouddha, sa Loi et son Église.



FIG. 21. — UN DES DEUX SEULS VASES POLYCHROMES DE MOHENJO-DARO.



FIG. 22. — VASE DE MOHENJO DARO AVEC DÉCOR GÉOMÉTRIQUE, NOIR SUR ROSE.



FIG. 23. — VASE DE MOHENJO-DARO AVEC DÉCOR DE ROSACES ENTRELACÉES (Cf. NAL).

Cliché *Archaeological Survey of India*, d'après Marshall, *Mohenjo-Daro*, Probsthain éditeur.

Mais chez les peuples de l'Indus, le culte de l'animal est encore plus développé que celui de l'arbre. Sur les sceaux, devant les figures gravées du bison, du rhinocéros et du tigre, on remarque une auge, qu'il n'est guère possible de considérer comme le signe de la domestication puisqu'elle ne se retrouve pas devant les animaux domestiqués tels que le zébu ; cette auge rappelle certainement les offrandes faites aux animaux que l'on vénérât.

Devant le soi-disant « unicolore », un des animaux fabuleux les plus populaires, sont placés deux objets de forme curieuse fixés sur un support. Sir John Marshall y voit une cassolette, une sorte de brûle-parfums, qui serait aussi un symbole du culte.

Deux empreintes de sceaux nous ont conservé une scène des plus intéressantes :



FIG. 24. — FRAGMENT DE VASE AVEC BOUQUETIN SUSIEN.

quatre hommes à la file porteurs d'étendards et d'effigies d'animaux, entre autres celui de l'unicolore, devant lequel se retrouve le curieux objet si fréquent sur les sceaux (fig. 32)



FIG. 25. VASE FUNÉRAIRE, MOHENJO-DARO.

Cliché *Archaeological Survey of India*, d'après Marshall, *Mohenjo-Daro*, Probsthain éditeur.



FIG. 26. — TESSONS DE VASES AVEC SPÉCIMENS DE DÉCOR GÉOMÉTRIQUE ET FLORAL.
Clichés *Archaeological Survey of India*, d'après Marshall, *Mohenjo-Daro*, Probsthain éditeur.

M. Mackay en déduit que cet être fabuleux était adoré comme un dieu ou comme la manifestation d'un dieu et que la scène de cette tablette rappelle une procession solennelle. L'art égyptien nous a conservé le souvenir d'une cérémonie religieuse identique : celle des animaux sacrés, enseignes des nomes portés en procession rituelle, que M. Mackay rapproche avec raison de la tablette de Mohenjo-Daro.

Les sceaux de la vallée de l'Indus étaient des talismans qui préservaient leurs possesseurs des maux de toute sorte en les mettant sous la protection d'un dieu ; ils ont donc un caractère sacré, magique, et les inscriptions qu'ils portent sont probablement des prières¹.

A l'époque historique, nous retrouvons les animaux vénérés par les pré-aryens dans l'iconographie religieuse de l'Inde ; ils deviennent les montures (vahana) des dieux de l'hindouisme : le crocodile et la tortue portent les déesses fluviales Gangâ (le Gange) et Yamunâ (la Jumna), le buffle est monté par Yama, le dieu de la Mort ; le taureau est associé à Çiva, l'éléphant subsiste dans le dieu Ganeça, fils aîné de Çiva et de Pârvatî.

1. Nous avons déjà noté (p. 7, note 2) que le professeur Langdon voit dans ces inscriptions des noms d'individus ou de profession. Sur les cachets et cylindres chaldéens archaïques les inscriptions sont les noms et les titres du propriétaire du cylindre et parfois une courte prière. Cf. Jéquier, *Mém. Del. en Perse*, t. VIII.

Une des croyances les plus fortement enracinées dans l'âme indienne, la vénération du nâga, se manifeste déjà chez les Pré-aryens ; ce culte né de la terreur que les serpents ont de tout temps inspirée aux populations de la péninsule, a persisté dans le bouddhisme ; il est donc du plus haut intérêt de trouver dans les vestiges de Mohenjo-Daro une tablette de faïence qui porte d'un côté des signes pictographiques et de l'autre un personnage, assis à l'indienne sous un dais, flanqué d'adorateurs abrités sous les capuchons d'un cobra (fig. 33) : c'est la préfiguration de la scène, si souvent illustrée, dans l'art de l'époque historique, de l'adoration du Bouddha par les Nâga.

Le nâga inconnu dans la littérature védique est devenu un des thèmes favoris non seulement de l'art bouddhique mais aussi de l'art médiéval : le dieu Vishnou repose comme le Sage sur les nombreux replis du serpent Éternité (Ananta).

Au cours de ce bref exposé, des analogies ont été maintes fois signalées entre la civilisation de l'Indus et les civilisations proto-historiques de l'Élam, de la Mésopotamie et de Sumer. Ces analogies soulèvent le problème, délicat à résoudre, des contacts qui ont pu exister entre les deux contrées.

Quelques sceaux gravés provenant de l'Indus ou de caractère indien ont été exhumés des sites anciens de l'Asie occidentale.

En 1923, M. Ernest Mackay pratiquant des fouilles à Kish, dans le temple du dieu de la guerre, découvrit un sceau¹ portant une inscription en caractères pictographiques et la figure du fabuleux unicorne. Ce sceau, absolument identique à ceux de Mohenjo-Daro et de Harappa, importé en Mésopotamie, prouve que des relations existaient entre les deux pays (fig. 27).

Deux autres sceaux², l'un trouvé à Suse, l'autre à Tello³, confirment ces relations. Le premier est un cylindre en os sur lequel sont gravés des signes pic-

1. Cf. E. Mackay, *Sumerian connexions with Ancient India*, J. B. A. S., oct. 1925.

2. Tous deux conservés au Musée du Louvre.

3. Publié d'abord par V. Scheil, *Mém. de la Dél. en Perse*, 1900, t. II, p. 129, pl. II, fig. 8 : « Le plus ancien de nos textes et probablement de tous ceux connus est gravé sur un cylindre en os que nous reproduisons ici (dessin de J. de Morgan). Le bord inférieur de cet objet précieux est occupé par deux bœufs qui penchent la tête chacun sur une mangeoire. Le texte doit reproduire le nom et la qualité d'un de ces rois primitifs pasteur et agriculteur plutôt que soldat et conquérant. Au seul aspect des signes on est frappé de la haute antiquité qu'il faut leur attribuer. Ce sont, semble-t-il, de vrais hiéroglyphes. Et cependant, de tous ces objets, outils, animaux, etc., il n'en est pas un que nous puissions identifier avec certitude... »

M. G. Jéquier, *Mém. Dél. en Perse*, t. VIII (1905), *Cachets et cylindres archaïques*, analyse les caractères du même cylindre : « Parmi les cylindres de Chaldée beaucoup portent des inscriptions qui nous donnent le nom et le titre du propriétaire, parfois une courte prière. Ici (dans les cachets et cylindres archaïques proto-élamites) ce n'est jamais le cas et tous ceux que nous avons trouvés jusqu'ici au nombre de plus de cinquante n'ont que des représentations figurées. *Il n'y a d'exception que pour un cylindre très curieux déjà publié par le Père Scheil... qui porte une inscription en hiéroglyphes et représente des bœufs au corps démesurément allongé, la tête penchée sur une mangeoire.* Je ne saurais dire devant cet objet isolé s'il faut y voir un monument beaucoup plus ancien datant de l'époque de l'origine de l'écriture ou une recherche voulue d'archaïsme. Étant donné la matière du cylindre, une pâte blanche



FIG. 27. — SCEAU TROUVÉ A KISH ET CONSERVÉ AU MUSÉE DE BAGHDAD.



FIG. 28.

SCEAU DE MOHENJO-DARO REPRÉSENTANT UNE DIVINITÉ CORNUE (ÇIVA ?)

Cliché *Archaeological Survey of India*, d'après Marshall, *Mohenjo-Daro*, Probsthain éditeur.



FIG. 29. — SCEAU DE MOHENJO-DARO REPRÉSENTANT ENKIDU CHASSANT LES FAUVES.

tographiques et deux taureaux à courtes cornes debout devant une mangeoire (fig. 30). La disposition des animaux placés à la file est un motif de la plus ancienne glyptique de l'Élam et de Sumer ; mais le taureau avec la mangeoire est caractéristique de celle de l'Indus. Quant à l'écriture, ce sont les signes pictographiques employés par les Pré-aryens mais déformés par un artiste proto-élamite qui les copiait sans les comprendre. Les mêmes remarques s'appliquent au cachet rond provenant de Tello ¹ (fig. 31).

Le sceau trouvé à Ur ² porte l'effigie du même taureau, de technique et de style indiens, tandis que l'artiste mésopotamien, qui a sans doute gravé le

fine et friable, et le style des représentations animales, il semble que la dernière hypothèse soit la plus vraisemblable... ». Cf. aussi L. Delaporte, *Cat. des cylindres orientaux du Musée du Louvre*, Paris, 1920, t. I, p. 45, pl. XXV, fig. 15.

1. Sur le sceau de Tello voici ce qu'écrivaient G. de Sarzec et L. Heuzey, *Découvertes en Chaldée*, Paris, Leroux, 1884-1912, t. I (texte), p. 321, et t. II (planches), pl. 30, fig. 3. « ... le plat porte gravé à la pointe un taureau à pattes très courtes... dans le champ quelques signes détachés et profonds ressemblent à des caractères d'écriture

sans qu'il soit possible de les rattacher à un système connu. Travail très ancien... » Cf. aussi L. Delaporte, *Cat. des Cylindres orientaux du Musée du Louvre*, t. I, p. 3, pl. II, fig. 8a et 8b.

2. Cf. C. Leonard Woolley, *Excavations at Ur, Antiquaries Journal* (t. VIII), 1928, p. 26, pl. XI, fig. 2, et Sidney Smith, *Early Hist. of Assyria to 1000 B. C.*, 1928, p. 50, fig. 3.

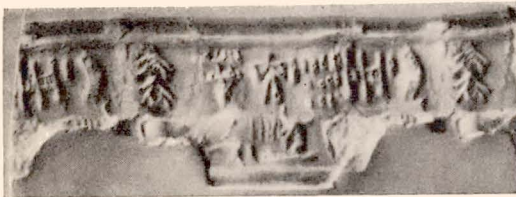


FIG. 30.

CYLINDRE TROUVÉ A SUSE PAR LA MISSION DE MORGAN ET CONSERVÉ AU MUSÉE DU LOUVRE.



FIG. 31. — CACHET DE TELLO, MISSION DE SARZEC. — LOUVRE.

sceau, remplace les signes pictographiques proto-indiens, par l'écriture cunéiforme qui lui était familière.

Enfin, un sceau de Mohenjo-Daro représente une créature hybride ayant le torse d'un homme, les sabots, la queue et les cornes d'un taureau : ce monstre n'est autre qu'Enkidu, le compagnon de Gilgamesh (fig. 20). Ici, c'est l'Indus qui fait un emprunt à Sumer en substituant toutefois un tigre au lion de la légende.

Dans un des premiers comptes rendus des fouilles du Penjab et du Sind publié dans l'*Archaeological Survey*¹, Sir John Marshall avait donné à la civilisation qu'il venait de découvrir le nom d'indo-sumérienne. Il renonça bientôt à ce terme, la culture chalcolithique de la vallée de l'Indus appartenant à une aire de civilisation beaucoup plus vaste.

M. Edmond Pottier avait déjà signalé l'intime union, au III^e millénaire avant notre ère, des civilisations d'Élam, de Chaldée et d'Égypte, avec le bassin de la Méditerranée². A ces foyers de brillante culture développés dans les vallées des grands fleuves l'Euphrate, le Tigre et le Nil, ainsi que sur les côtes méditerranéennes, il faut maintenant ajouter celui de la vallée de l'Indus.

Unité et diversité sont les deux caractères de l'âge chalcolithique. De nombreux traits communs rapprochent les peuples qui participèrent à cette civilisation : le culte de la Déesse Mère, la vénération du taureau sacré, l'emploi du sceau gravé, d'une écriture pictographique et d'une céramique peinte, l'usage de briques crues ou cuites dans la construction. Mais des différences essentielles les séparent en nationalités nettement distinctes.

Les sceaux de caractère indien trouvés en Élam et en Mésopotamie sont à peu près les seuls points de repère qui peuvent aider à dater approximativement les vestiges de la vallée de l'Indus. Le sceau trouvé à Ur porte un type d'écriture cunéiforme qui permet à M. Woolley de le dater des environs de l'an 3000. Quant aux sceaux de Suse et de Tello, le professeur Langdon les attribue, d'après leur style, à la période présargonique, c'est-à-dire à une époque antérieure à l'an 2700 avant J.-C. Enfin, le sceau de Kish, conservé au Musée de Bagdad, qui avait été tout d'abord daté de 3200 avant notre ère, parce qu'il avait été découvert dans la couche pré-sémitique du site, serait d'une date plus récente : il aurait été apporté en Chaldée vers l'époque de Sargon I^{er} (aux environs de 2700 avant J.-C.).

La civilisation de l'Indus, telle qu'elle se manifeste à nous dans les vestiges de Mohenjo-Daro et de Harappa, serait donc contemporaine des civilisations proto-élamite et sumérienne proto-historique. Elle ne présente aucun des caractères d'une civilisation primitive. La perfection de la glyptique et le stade d'évolution de la céramique peinte supposent des siècles de préparation et d'efforts,

1. Cf. A. S. I. *Annual Report*, 1925-1926, p. 72.

2. Cf. Ed. Pottier, *Étude historique et chronologique sur les vases peints de l'acropole de Suse*, *Mém. de la Del. en Perse*, t. XIII, 1912, et *Une théorie nouvelle sur les vases de Suse*, *Rev. arch.*, janv. 1926, ainsi que *La Céramique de l'Asie occidentale*, *Journal des Savants*, 1930.

mais, comme pour la civilisation de Suse, nous ne connaissons rien jusqu'à présent de la période archaïque qui l'a précédée.

Une autre question se pose devant les monuments découverts dans la vallée de l'Indus. A quels peuples faut-il les rapporter ? Les ossements humains de Mohenjo-Daro révèlent quatre types ethniques différents : le type méditerranéen, le type proto-australaloïde et deux autres appartenant à la race alpine. Mais il est impossible, dans l'état actuel de nos connaissances, d'établir si l'une de ces races était autochtone dans la vallée de l'Indus et laquelle.

Le Penjab et le Sind ont été à l'époque historique le carrefour où se sont amalgamées des races diverses. Sir John Marshall pense qu'il en fut de même aux âges préhistoriques et que la civilisation proto-indienne est l'œuvre non d'un seul peuple mais de plusieurs. Bien avant la découverte des vestiges de la civilisation de l'Indus, R. H. Hall avait proposé de situer le premier habitat des Sumériens à l'est de la Mésopotamie et suggéré qu'ils pouvaient appartenir au même type ethnique que les Dravidiens.

Les Dravidiens sont-ils de la race des Méditerranéens et émigrèrent-ils de l'Occident ? Étaient-ils des proto-australaloïdes et sont-ils venus de l'est de l'Asie ? Il serait prématuré de se prononcer, et plus imprudent encore de donner comme « sumériens » certains crânes exhumés à Mohenjo-Daro.

Telle est dans ses traits essentiels la civilisation que devaient trouver devant eux les envahisseurs aryens. Elle ne brillait sans doute plus du même éclat qu'aux temps florissants de Harappa et de Mohenjo-Daro, mais elle persistait encore, témoin les nombreuses survivances de l'âge chalcolithique que nous avons signalées dans la pensée et dans l'art de l'Inde historique ; et l'injuste mépris de la race conquérante jeune et forte envers les populations conquises ne doit point influencer le jugement de l'historien. « On a regardé l'Inde, dit M. Sylvain Lévi, trop exclusivement du point de vue indo-européen... Il faut voir si la légende, la religion, la pensée philosophique de l'Inde ne doivent rien à ce passé...¹ »

Elles lui doivent, en effet, beaucoup. Les découvertes de la vallée de l'Indus ne



FIG. 32
EMPREINTES DE SCEAUX REPRÉSENTANT : 1° UNE PROCESSION RITUELLE AVEC L'UNICORNE ; 2° UN PERSONNAGE ASSIS A L'INDIENNE AVEC DEUX ADORATEURS ABRITÉS SOUS LE NAGA. Cliché *Archaeological Survey of India*, d'après Marshall, *Mohenjo Daro*, Probsthain éditeur.

1. Il y a actuellement une forte tendance à réagir contre l'orgueil qui incitait les peuples de race indo-européenne à nier ou à diminuer la valeur de l'apport pré-aryen dans l'élaboration de la culture indienne : « Il y a lieu, dit M. Sylvain Lévi, de reprendre et de poursuivre une enquête méthodique, pour déceler les influences que ce passé a pu, a dû exercer sur le développement de la civilisation indienne. M. Przulski a déjà courageusement ouvert la voie pour le vocabulaire... » Il convient en effet de rendre justice à ces indigènes « ... que l'Inde aryenne ou organisée méprisait comme des sauvages, dont elle

permettent plus d'en douter. Ce qu'elles nous ont révélé du culte pré-aryen explique entre autres la révolution religieuse qui s'opéra vers le VII^e siècle de notre ère et à laquelle on a donné le nom d'hindouisme ¹. Les croyances primitives, un moment contenues par la religion plus spiritualiste des Aryas, reprennent vigoureusement leur empire. Le bouddhisme est refoulé hors de son pays d'origine et la vague de fond n'épargne le brahmanisme que parce que ses prêtres acceptent les dieux, les rites, les superstitions populaires.

La doctrine du samsâra ou de la transmigration des âmes, qui est à la base de toutes les religions de l'Inde historique n'est pas d'origine aryenne.

L'Art, qui reflète toutes les fluctuations de la pensée d'un peuple, n'est pas moins redevable que la philosophie à la civilisation pré-aryenne.

Un des traits caractéristiques de l'art indien à toutes les époques, un de ses charmes essentiels, c'est son réalisme sincère, pénétré d'émotion profonde dans la représentation des figures animales. L'Indien n'a jamais considéré l'homme comme le centre de la vie universelle et le dogme de la transmigration, si fortement enraciné dans ses croyances, lui fait considérer l'animal comme le dépositaire transitoire d'une âme qui souffre et qui combat, pour atteindre à la délivrance : de là, le respect et la tendresse dont il l'entoure.

L'art grec et l'art gothique, uniquement préoccupés, l'un de la beauté corporelle de l'homme, l'autre des destinées de son âme, n'ont, au contraire, jamais considéré l'animal que comme une créature inférieure sans vie spirituelle propre. Aussi, rien dans notre art occidental ne peut être comparé à la magistrale figure du zébu pré-aryen, au bas-relief de Sanchi, représentant l'émouvant jâtaka de l'éléphant à six défenses ou l'adoration de l'arbre de la Bodhi par le peuple des animaux, ou bien encore le groupe familial des singes de Mavalipuram.

Toutefois, il n'est pas contestable que c'est du mélange heureux des races pré-aryennes et indo-européennes qu'est née l'Inde moderne. Les peuples migrants, qui bouleversèrent les grandes civilisations de l'âge chalcolithique, apportèrent avec eux une philosophie spiritualiste, un culte sans idoles et une forme nouvelle de langage, qui, amalgamés aux éléments de la culture indigène, préparèrent le splendide essor du génie indien.

Jeanne J. LOCQUIN.

n'avait pas su apprécier plus tôt l'audace et l'habileté et dont elle continuait à ignorer tout ce qu'elle leur avait dû. » *Jour. As.*, 1923.

1. Dès l'époque du Rig-Veda, les Aryas étaient pénétrés des croyances indigènes de l'Inde, comme le prouve la strophe (Rig-Veda, I, 89, 10), citée par M. Przyluski.

Dans la mythologie védique les dieux ont en principe un pouvoir limité et ils ont le pas sur les déesses. Aditi fait nettement exception à la règle : sa souveraineté est sans limite et elle est supérieure aux dieux. Elle s'apparente à la grande Déesse d'Asie Mineure... (J. Przyluski, *Les noms de la grande déesse*, *Rev. de l'Hist. des Religions*, mars-juin, 1932, p. 190) Aditi ou la Grande Déesse revit encore dans l'Inde sous les noms de Grâma-devatâ et de Durgâ.

